

FRANCIS CARCO

de l'Académie Goncourt

LA BELLE ÉPOQUE

AU TEMPS DE

BRUANT



nrf

GALLIMARD



à Yvonne DARLE
et à
PAULO
du *Lapin*.

I

— ATTENTION, y'là du linge ! annonçait Bruant lorsque la porte du *Mirliton* s'ouvrait et livrait passage à quelques jolies femmes accompagnées ou non de leurs maris. Le chœur mugissait aussitôt :

Oh! là, là! C'tte gueul', c'tte binettè!
Oh! là, là! C'tte gueul' qu'elle a!

L'idée d'accueillir ainsi la clientèle était venue au cabaretier, un soir qu'un petit monsieur souriant avait eu l'air, en s'entendant traiter des noms les moins flatteurs, de ne point se formaliser. Bruant pourtant n'y avait pas été de main morte, mais le petit monsieur s'était mis à rire de bon cœur : il avait même renouvelé sa consommation et était revenu plusieurs soirs de suite, avec des amis.

LA BELLE ÉPOQUE

Ce *minus habens* avait sans doute ce qu'on appelle aujourd'hui un complexe d'infériorité, complexe que Bruant, en dehors de son talent, allait exploiter, sans se douter peut-être qu'il renouait la vieille tradition française en vertu de laquelle les clients des Porcherons enguirlandaient en langage pois-sard les nouveaux arrivants.

— Ah ! vous aimez qu'on vous engueule ! s'était dit le bel Aristide... Minute! vous en aurez pour votre argent.

Le *Mirliton* date de l'an de grâce 1885. Il avait pris la suite du premier *Chat Noir* au n° 84 du boulevard Rochechouart que Salis venait de quitter, pour s'installer en grande pompe rue de Laval dans la nuit du mercredi 10 juin. Un suisse majestueux, qu'on appelait « Bel Ami », ouvrait la marche du cortège précédant quatre hallebardiers qui portaient la grande toile du *Parce Domine* de Willette. Salis, revêtu d'un costume de préfet de première classe, suivait à quelques pas, puis venait le gérant habillé en conseiller de préfecture, puis, *sub ridente luna*, la longue théorie

AU TEMPS DE BRUANT

des amis de la maison qui chantaient sur un
vieil air languedocien ces paroles devenues cé-
lèbres de Bruant :

*Nous cherchons fortune
Autour du Chat Noir,
Au clair de la lune,
A Montmar-ar-tre...*

De la terrasse de l'auberge du *Clou*, les
dissidents du *Chat*, Willette en tête, se mo-
quaient fort de cette mascarade.

*
* *
*

L'année n'avait pas très bien commencé.
Jules Vallès et Victor Hugo étaient morts.
L'émeute grondait. Puis pour un certain temps
Paris recouvre son calme. M. Grévy, à l'Ély-
sée, joue au billard mais les mauvaises nou-
velles qui parviennent du Tonkin obligent la
Chambre à voter cinquante millions de cré-
dits.

Edmond de Goncourt inaugure son « gre-
nier ».

On songe à la prochaine Exposition. Ne

LA BELLE ÉPOQUE

va-t-elle pas faire monter le prix des bocks et des loyers? Autour d'elle s'exercent déjà des intrigues, des compétitions d'intérêts. L'an dernier, M. Eiffel a présenté le projet inouï d'une tour entièrement métallique de trois cents mètres qui surplombera le Champ-de-Mars.

Le 24 avril, on guillotine Gamahut. Son crâne ouvert sert à des expériences. Est-il ou non possible de survivre après la décollation? Jules Jouy, macabre, se le demandera.

A Meudon, Louis Pasteur pourchasse les microbes. M. Poubelle, préfet de la Seine, ordonne qu'on dépose les ordures ménagères dans des boîtes étanches qui désormais portent son nom. Cinquante mille chiffonniers protestent. Le choléra menace. Les peintres devront-ils s'enfuir encore une fois à Barbizon?

On en parle, comme du tunnel sous la Manche et de l'irruption de l'Armée du Salut.

A l'Odéon, on reprend *Henriette Maréchal* avec Léonide Leblanc, ex-favorite du duc d'Aumale. Couronne dédorée, le beau René

AU TEMPS DE BRUANT

Gilbert et la peinture coûtaient cher à l'hôtesse. Sa maison en reconstruction, dont la plupart des pièces restaient vides, avoisinait le parc Monceau. Les poètes désapprendront le chemin du logis qui recevra des hommes politiques, de Floquet à Clemenceau.

Assassinat de Marchandon. Exposition de feu Bastien Lepage, cite le *Journal* des Goncourt qui est loin de parler du deuxième Salon des Artistes Indépendants.

Deux pannes au théâtre : la première avec *Sapho*, la seconde avec *l'Arlésienne*.

On ne vend presque plus de livres de luxe. Mais on va aux courses. Victorias, landaus. Pour le populo, les amateurs sont brimbalés au gré des postillons en veste courte, au plastron rouge bordé de boutons ronds.

Autre sport, le canotage.

C'est la grande vogue des académies de billard dont les parties sont trop souvent manigancées. Dans les cafés, il convient de se méfier des amateurs qui se révèlent professionnels après vous avoir abandonné les premières manches et engagé des mises de plus

LA BELLE ÉPOQUE

en plus sérieuses. Au cercle on cartonnait gros jeu.

Deux femmes ont le droit officiel de s'habiller en homme :

M^{me} Dieulafoy, qui cherche ses fouilles... et Marc de Montifaud dont on fait passer pour graveleuses les insipides niaiseries.

Rosa Bonheur, alors peintre illustre, revêtait aussi le costume masculin.

Les tailleurs se mettent en grève. Beau sujet pour les revues de Caf' Conc'. On change inopportunément les noms de rues.

Autre chose :

La loi de 1884 réglemente les clauses du divorce. On s'en donnera à cœur joie. Une seule ombre au tableau : la femme peut maintenant poursuivre son mari.

On vitriole — c'est aujourd'hui passé de mode. Les escarpes sont envoyés à Clairvaux quand ils écopent d'un certain nombre d'années de prison, ou à la Santoche (1867), ou à la Roquette dont on sort pour être raccourci.

On aimait les sinistres parades de la guillotine comme celles des foires. On se passionnait



ARISTIDE BRUANT



LA GOULUE

AU TEMPS DE BRUANT

pour les théâtres, les cirques, les beuglants. Exhibitions de chanteuses et de danseuses. Aux *Ambassadeurs* ces dames font encore *la corbeille*, décor vivant sur fond de feuillage. L'une, debout, débite ses couplets. Les autres, débutantes, restent sur scène, robes étalées.

Les danseuses de quadrille éblouissent le public qui discute de leur talent, de leur style : *la Goulue*, faunesse blonde, est effervescente dans son rythme libre, improvisé; *la Grille* montre le moins de peau qu'il est possible, son jeu est serré, précis, correct en son genre. *Nini-Patte-en-l'air* veut aussi que le chahut ait sa tenue. Pauvre Nini! avant d'être hospitalisée tout récemment dans l'Ardèche, elle ouvrira rue Frochot une officine de danses réalistes, formera des élèves : l'École de Montmartre, dira-t-on; le quadrille a ses règles strictes; la tradition doit être respectueusement sauvegardée. C'est un art à ne pas galvauder. Il y eut des concours salle Vivienne. Une danseuse qui se respecte ne se montrerait pas en robe de mousseline, comme l'avait osé sans succès d'ailleurs, *la Goulue*.

LA BELLE ÉPOQUE

Jeanne Faës, dite *Demi-Siphon*, se tue en accomplissant classiquement le grand écart.

Dans les journaux, on discute sérieusement sur la qualité de ces entrechats. *La Vie moderne* du 7 novembre 1885 met aux prises Léon Riotor et Albert Dubrujeaud, qui controversent doctement au sujet du quadrille naturaliste que Thérèse devait monter à l'*Alcazar* avant que Réjane le dansât elle-même plus tard avec succès.

On se soucie davantage depuis l'an dernier, des questions sociales. La liberté du travail n'est plus restreinte, sauf en cas de violences, par l'amende et la prison.

* * *

Sur Montmartre anticlérical, lentement, sûrement, le Sacré-Cœur émerge de cette « marelle granitique » (de glaise) où il a fallu enfoncer profondément ses fondations. Il ne sourd encore qu'à fleur de terre, nappe de pierres blanches qui recouvrent la crypte. Bientôt le bas de la façade principale s'élèvera dans le ciel de Paris.

AU TEMPS DE BRUANT

La capitale lui fait grise mine. Le vœu national lui paraît un reproche immérité. Ne voulait-elle pas se défendre? Ne reviennent-ils pas de Versailles ces propagateurs trop zélés? L'amour ineffable n'est pas en cause. Certes, les zouaves pontificaux avaient chargé vaillamment à Joigny. Mais qu'avait-on à expier? D'avoir perdu la guerre? Par la faute de généraux incapables, ou celle d'un peuple tenu à l'écart même du combat?

Ce pourquoi d'irrévérencieux chansonniers s'offusquent à Montmartre car, cette fois, sous la blague, perce l'irritation :

*Sur la Butte,
En butte
Aux luttes
Des élus et des damnés,
Les séraphins étonnés
Disent, soufflant dans leurs flûtes :
O Sacré-Cœur de Jésus!
Doux Jésus!
Doux Jésus!
O Sacré-Cœur de Jésus
Qui donc t'a f...ichu là-dessus!*

LA BELLE ÉPOQUE

Mais demeurons encore au *Mirliton*, dans la fameuse salle dont la réputation s'est répandue dans le monde de la Bourse, des salons et des ateliers. Les gens chics y viennent entendre cet Aristide dont on leur a dit qu'il était un homme extraordinaire.

Maurice Donnay qui l'a bien connu, écrit dans ses souvenirs : « Il chante en marchant ou il marche en chantant. Les clients reprennent le refrain en chœur. Des clients entrent : on les engueule, ils sont contents. Ils sortent : on les engueule, ils sont contents. Ces mêmes spectateurs étaient la veille, chez Salis, qui les appelait : « Messeigneurs! Mes gentilshommes! Vos Altesses électorales! » et ils étaient contents. Ce soir, ils sont chez Bruant qui leur donne des noms de poissons, d'échassiers ou de ruminants — selon le sexe — et ils sont encore, ils sont toujours contents. »

Une « scène réaliste » qu'on vendait dans la salle nous a laissé de l'établissement et des propos qu'on y tenait, une image des plus colorées. Elle s'intitule : *Cinq minutes chez Bruant*. Et quelles minutes! Inoubliables pour ceux



FRANCIS CARCO

LA BELLE ÉPOQUE AU TEMPS DE BRUANT

« Attention, v'là du linge ! » annonçait Bruant lorsque la porte du *Mirliton* s'ouvrait et livrait passage à quelques jolies femmes accompagnées ou non de leur mari.

Le chœur mugissait aussitôt :

Oh là là, c'te gueule, c'te binette

Oh là là, c'te gueule qu'elle a !

Ainsi commence le beau livre que Francis Carco a consacré au terrible chansonnier qui faisait crouler de rire les fervents de son cabaret, mais qui savait aussi, dans des couplets féroces et déchirants, exprimer l'immense peine des malheureux.

Ce n'est pas une biographie en règle d'Aristide Bruant que l'on trouvera ici, mais, au sens le plus fort du terme, une évocation. Évocation non seulement de l'homme qui composa :

Papa c'était un lapin

Qui s'app'lait J. B. Chopin

Et qu'avait son domicile

A Belleville !

mais aussi de son époque, de ce Paris des années 90, de ce Montmartre dont « l'atmosphère quasi provinciale se prêtait à toutes les fantaisies ».

Francis Carco n'a pas oublié qu'il est d'abord un romancier, et c'est avec une verve et une couleur inimitables qu'il fait défilier devant nous les lieux et les êtres : Grille d'Égout en bas rouges et pantalon à larges dentelles, Nini Patte en l'air, Miss Rigolette, la Goulue, la Taverne du Bagne, où le bock s'appelait un boulet et l'absinthe une *Nouméa*, l'Élysée Montmartre, la Boule Noire, etc.

Sur cette époque qui est « belle » surtout à cause des tableaux pittoresques qu'elle a laissés, Francis Carco braque un rayon violent. Il nous la montre à travers Bruant, c'est-à-dire peuplée de pierreuse, de marlous, de bataillonnaires, de bagnards et de guillotines.

Bruant, avec son grand chapeau, son costume de velours, son foulard rouge et ses bottes, a trouvé en Carco un historien tendre et lucide, et aussi un critique littéraire très sûr, qui a su remettre à sa vraie place (qui n'est pas négligeable) ce « grand poète de la rue ».